

## Varenes. La mort de la royauté

Annie Duprat

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/9683>

DOI : [10.4000/ahrf.9683](https://doi.org/10.4000/ahrf.9683)

ISSN : 1952-403X

### Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

### Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2007

Pagination : 236-238

ISSN : 0003-4436

### Référence électronique

Annie Duprat, « Varenes. La mort de la royauté », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 348 | Avril-Juin 2007, mis en ligne le 23 juillet 2008, consulté le 30 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/9683> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.9683>

---

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2022.

Tous droits réservés

---

# Varennnes. La mort de la royauté

Annie Duprat

---

## RÉFÉRENCE

Mona Ozouf, *Varennnes. La mort de la royauté*, Paris, Gallimard, collection « Les trente journées qui ont fait la France », 2005, 438 p., ISBN 9-782070-77-1691, 24 €.

- 1 Lorsque les éditions Gallimard ont lancé, au début des années 1960, une nouvelle collection, « Les trente journées qui ont fait la France », de nombreux scientifiques se sont interrogés sur la nature d'une entreprise qui assumait pleinement son orientation vers l'histoire événementielle. L'expérience a été un succès immédiat et durable pour certains titres comme le *Dimanche de Bouvines*, de Georges Duby (1964), constamment réimprimé depuis. Le projet éditorial était à bien des égards une gageure car, comment choisir telle journée et non telle autre ? Comment choisir les auteurs ? Comment faire le récit d'une histoire qui devait être narrative tout en étant réflexive ? En consultant la liste des ouvrages publiés et en les rapportant à la situation actuelle de l'édition française, on peut mesurer le chemin parcouru : sur les 29 titres effectivement parus, pas moins de 13 portent sur la période médiévale et la première modernité (du baptême de Clovis – placé en 496 – à la Journée des Dupes en 1630), 7 sur la période autour de la Révolution française [*La disgrâce de Turgot*, d'Edgar Faure (1961), *La prise de la Bastille* par Jacques Godechot (1965), *La chute de la royauté* par Marcel Reinhard (1969), *La conjuration du 9 thermidor*, par Gérard Walter (1974), *Le dix-huit brumaire*, par Albert Ollivier (1959), *Le sacre de Napoléon*, par José Cabanis (1970), *Waterloo* par Robert Margerit (1964)], les 3 études consacrées au XIX<sup>e</sup> siècle portent sur des révolutions (1830, 1848) et une insurrection (la Commune de Paris), le XX<sup>e</sup> siècle étant marqué par le poids des guerres (2 livres sur la première guerre mondiale et deux autres sur la deuxième). L'éventail ne serait pas complet si l'on ne mentionnait le livre d'Edgar Faure sur la banqueroute de Law et la défection de François Mitterrand, qui n'a jamais écrit son *Coup d'État du 2 décembre 1851*, lui préférant sans doute *Le coup d'État permanent* (Plon, 1964). Il était important de jeter un coup d'œil sur le détail des titres de la première collection des « Trente Journées qui ont fait la France » pour mesurer la distance qui nous sépare de

l'histoire pour grand public éclairé des années 1960 : aujourd'hui, les titres consacrés au XX<sup>e</sup> et même au XXI<sup>e</sup> siècle dans les rayonnages des libraires révèlent (ou consacrent ?) la perte de la mémoire longue au profit d'une histoire immédiate jouissant également de nombreux autres supports de diffusion (télévision et Internet).

- 2 L'éditeur a choisi un titre légèrement différent, « Les journées qui ont fait la France », pour relancer la collection, permettant ainsi d'accueillir de nouveaux événements et de nouveaux auteurs à côté de la réédition des ouvrages classiques ; il a aussi justifié le choix de débiter par la date du 21 juin 1791 en confiant à l'une de ses meilleurs plumes, Mona Ozouf, le soin non de raconter le détail de la fuite de la famille royale, depuis son départ des Tuileries dans la nuit du 20 au 21 juin 1791 jusqu'à son retour à Paris le 25 juin suivant (événement si improprement nommé « fuite à Varennes » puisque le roi ne souhaitait évidemment pas s'arrêter dans cette petite ville mais rejoindre la place de Montmédy, hors des frontières du royaume) mais plutôt de réfléchir sur le sens de ce qui s'est alors passé et qui expliquerait, un an plus tard, la chute de la monarchie après la journée du 10 août 1792. Dans ce livre remarquablement écrit, tous les mots ont un sens. Arrêtons-nous quelques instants sur le sous-titre, « la mort de la royauté ». Varennes est un événement d'une très grande brutalité, mais qui présente également certains caractères des comédies de Marivaux ou de Beaumarchais où l'on voit les grands seigneurs s'habiller en valets pour tromper le monde mais aussi pour révéler ce qui doit rester caché. Le roi s'enfuit vêtu en valet, archétype du bon français puisque nommé « Durand », au service de la baronne de Korff, censée être une baronne russe alors que c'était le pseudonyme de madame de Tourzel, la gouvernante des Enfants de France... Quant à la reine, elle devient madame Rochet, gouvernante de ses propres enfants. A-t-on assez perçu la naïveté d'une telle distribution des rôles qui plaçait la famille royale à l'instar des vignettes imagées des séries du *Monde à l'envers* ? La plus brillante des monarchies européennes s'est elle-même avilie en se prêtant à une telle mascarade car c'était dire à la Nation entière le mensonge et la duplicité de son roi ; la royauté est donc morte, avant la fin de la monarchie constitutionnelle.
- 3 En 1791, la Nation française était déjà profondément pénétrée des idéaux révolutionnaires et désireuse d'établir un régime neuf sur les décombres de l'ancien, sur la base d'une monarchie garantie par une Constitution dont l'écriture était en train de s'achever. Convaincu que le radicalisme des assemblées et des clubs révolutionnaires était une exception parisienne et que son royaume lui demeurerait acquis, Louis XVI est parti à la rencontre du peuple dans la profondeur des campagnes. Sa désillusion sera grande face à l'attitude au mieux circonspecte et au pire franchement hostile des paysans rencontrés. On pourrait d'ailleurs conduire une enquête sur la diffusion de l'événement et le récit des réactions dans la presse, dans les déclarations des sociétés populaires, les adresses à l'Assemblée ou encore les écrits privés (on pense ici au témoignage d'André-Hubert Dameron, villageois d'Hannogne-St-Rémi, qui écrit dans son *Journal* : « Le roi a été arrêté à Varennes ; il était parti pour aller trouver son beau-frère l'empereur en Autriche ; mais les gardes nationales se sont rassemblées à plus de 60 000 qui s'en allaient du côté de Varennes. On l'a fait retourner du côté de Paris ; nous étions partis à 12 d'Hannogne avec des fusils ; on prétend que nous allons avoir une grande guerre ; on n'est pas encore à la fin de tout cela ». Le grand intérêt du livre, inégalé, que Marcel Reinhard avait consacré, dans la même collection, à *La chute de la royauté* était de publier un certain nombre de ces documents ainsi que des gravures et des caricatures très bien expliquées ; rappelons que si le livre de Reinhard était

consacré au 10 août 1792, l'affaire de Varennes y occupait près de 200 pages de texte et plus de 60 d'annexes documentaires ; on y trouvera *in extenso* le texte de la *Déclaration du Roi adressée à tous les Français à sa sortie de Paris*. Rarement édité, ce texte est fondamental pour comprendre la radicalisation de la pensée de Louis XVI qui réécrit l'histoire en affirmant qu'il avait consenti lors de la séance royale du 23 juin 1789 à la tenue des États généraux dans des formes qu'il réprouvait pourtant. Avant cette fuite, si le roi n'avait pas fait montre d'un grand enthousiasme à l'égard de la Révolution française (personne ne pouvait d'ailleurs s'y attendre), il n'avait pas encore exprimé une opposition déterminée. Rien ne sera pareil désormais et la radicalisation de la Révolution répond en partie à cette attitude du roi. Cet aspect est gommé du livre actuel.

- 4 La presse patriote s'est gaussée d'un roi transformé en valet, contraint à se dissimuler pour reprendre sa liberté d'action ; les caricatures l'ont assassiné par le trait en le métamorphosant en cochon, en enfant, en fou, en ivrogne et en cocu manipulé par sa femme. Les citoyens français, le premier moment de stupéfaction passé, sont frappés par la peur ; peur de l'invasion étrangère, des repréailles et du complot autrichien. Le livre de Timothy Tackett, *Le roi s'enfuit* (La Découverte, 2004) a bien montré comment une nouvelle « grande peur », faite de rumeurs mais aussi de violences réelles, traverse campagnes et bourgades ce qui a conduit les autorités responsables du maintien de l'ordre à prendre des mesures d'exception. Mona Ozouf, qui évoque peu l'étude de Tackett, reprend le débat historiographique sur les origines de la Terreur en conclusion d'un passionnant chapitre consacré à la manifestation du 17 juillet 1791 au Champ de Mars, destinée à recueillir le maximum de signatures en faveur du passage à un régime républicain et qui se clôt par un massacre opéré par la garde nationale sous les ordres de La Fayette. L'analyse de la somme d'incompréhensions mais aussi de hasards qui ont transformé une journée de fêtes (rousseauiste, comme l'écrit Mona Ozouf) est brillante, mais elle pêche parfois par le vocabulaire emprunté. L'auteur, qui explique bien que l'idée de République était encore vague, ne semble pas croire au désir de régénération des pétitionnaires, membres du club des Cordeliers ou simples citoyens (et citoyennes, tant était grand le nombre de femmes sur les marches de l'autel de la Fédération du 14 juillet précédent). Notons également que la loi martiale (qui avait été votée dans l'urgence le 21 octobre 1789 à la suite de l'assassinat du boulanger Denis François) autorisait La Fayette à faire feu sur tout attroupement, dangereux pour la paix publique comme l'avait encore montré en avril 1789 l'affaire des établissements Réveillon : on ne comprend l'époque que si on la rapporte au vécu d'un Ancien Régime traversé par des rapports sociaux extrêmement violents et encore peu touchés par la pensée philosophique des Lumières.
- 5 La présentation des débats de l'Assemblée n'éclairera guère le lecteur sur les véritables raisons qui expliquent la réserve des Jacobins face à une idée républicaine qui les divisait mais dont ils connaissaient les enjeux et les risques. Le livre rapporte surtout comment les oppositions à l'intérieur de la Société des Amis de la Constitution ont conduit à la dissidence des Feuillants. Le vocabulaire de Mona Ozouf, très caustique à l'égard des patriotes, est fréquemment emprunté au *Babillard du Palais-Royal*, un journal persifleur, violemment anti-jacobin dont le rédacteur, Esmenard, rudoyé par la foule parisienne, s'était enfui à Londres dès le 25 juin ; après une brève interruption, la publication reprend le 5 juillet sous la direction de Montdefler qui s'efforce à plus de sobriété mais entre tout de même dans le phénomène de la rumeur de la folie du roi aux Tuileries en juin-juillet 1791 ; on peut y lire, le 12 juillet : « Louis XVI est en

démence » et *Le Babillard* développe ensuite, à longueur d'articles une autre rumeur : celle des Jacobins et des républicains vendus aux Anglais... L'examen du phénomène de la rumeur et l'étude, au plus près des sentiments des contemporains, des représentations et de leurs aspirations contradictoires dans une actualité conflictuelle et dangereuse, manque ici pour comprendre pourquoi la République a été manquée en 1791 (ce n'était pas seulement, comme il est écrit p. 225 « trois semaines seulement : une brève et fugace mode d'été »).

- 6 Varennnes a été le révélateur du transfert de légitimité entre le droit divin (incarné dans la personne royale) et la Loi (émanation des citoyens), mais les semaines qui ont suivi ont montré qu'il était impossible à réaliser en conservant le roi sur le trône, dans une monarchie constitutionnelle si éloignée des références traditionnelles auxquelles Louis XVI était resté fidèle.